

A close-up portrait of Philippe Claudel, a middle-aged man with short, light brown hair, looking directly at the camera with a slight smile. He is wearing a dark blue suit jacket over a white shirt and a dark tie. The background is dark and out of focus.

**Écrivain et cinéaste renommé en France et à l'étranger, Philippe Claudel est membre de l'Académie Goncourt, de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique et docteur honoris causa de l'université flamande de Louvain. Couronnée par de nombreux prix, son œuvre est empreinte d'un profond humanisme.**

Philippe CLAUDEL

# « Il n'y pas D'HUMANITÉ SANS L'AUTRE »

— Dans votre dernier livre, *Inhumaines*, vous dénoncez les outrances et dérives individualistes de vos contemporains. Y a-t-il de quoi s'inquiéter ?

— Ce livre est né de mon indignation devant l'acceptation de notre monde tel qu'il va. Je suis étonné que l'on ne s'élève pas plus face à cette pente sur laquelle glisse notre société. On cultive aujourd'hui une forme d'égoïsme, d'indifférence, de renversement des valeurs fondamentales qui nous amène, sans qu'on s'en rende compte, vers une certaine inhumanité. Je me suis demandé ce que je pouvais faire de cette colère, de ce dégoût. Plutôt qu'écrire un livre tragique, sérieux, presque dépressif, comme je l'ai déjà fait, j'ai préféré essayer de faire rire. Montrer, en exagérant un peu, ce que nous sommes devenus, pour provoquer un rire énorme, noir, qui aura peut-être la vertu d'un électrochoc. Je me suis souvenu de Voltaire et de Montesquieu qui prennent du recul par rapport à leur pays d'origine pour observer leurs contemporains. De *Gargantua et Pantagruel* de Rabelais ou, en peinture, de la façon dont Jérôme Bosch met en scène nos monstruosité.

— Vous racontez, parmi d'autres, l'histoire du cadavre momifié d'un SDF qui devient une œuvre d'art.

— Tout est poussé un peu loin dans chaque chapitre du livre. Ici, ce n'est pas un objet ordinaire qui est proclamé œuvre d'art mais un homme mort dans l'indifférence la plus totale. On fait du malheur une valeur marchande et de l'argent. Les SDF sont devenus une sorte de mobilier urbain. Nous passons à côté d'eux et nous ne les voyons pas plus qu'un banc, une poubelle, sans être émus.

— Rester ou devenir humain, c'est une préoccupation qui vous habite ?

— Je pense qu'il n'y a pas d'humanité sans l'autre. Nous sommes devenus inhumains parce que nous avons oublié l'autre. Le monde moderne n'a cessé de cultiver notre égoïsme et de nous faire croire, à tort, que le bonheur pouvait être une aventure individuelle. On peut être malheureux seul mais on ne peut être heureux qu'à plusieurs. Cette idée d'une construction ensemble du bonheur, ce rêve d'une société bienfaitrice, d'une communauté, on les a peu à peu abandonnés au profit d'une sorte de fantasme, celui d'une réalisation de soi seul.

— Aujourd'hui, dans nos sociétés, l'égoïsme se-raït, selon vous, plus exacerbé qu'hier ?

— L'argent est un dieu adoré depuis longtemps mais, ces trente dernières années, il l'est de manière obsessionnelle.

Avec le développement d'internet, on arrive maintenant au paradoxe d'être seul mais ensemble et de ne plus regarder vraiment l'autre, happé notamment par cet écran qu'est le smartphone.

— Né en Lorraine en 1962, vous y vivez toujours. Pourquoi ce choix ?

— Je suis comme ces appareils électroménagers qui sont sur un socle et se rechargent avec une prise électrique. J'ai besoin de la Lorraine parce que j'y trouve une sorte d'énergie, d'assise, de force, de modestie et de réalité. J'habite dans une petite ville industrielle de la banlieue de Nancy, cité quasi belge, d'ailleurs, car construite par l'entreprise Solvay. C'est ce lieu qui me permet d'être celui que je suis. Le Lorrain est quelqu'un de très ancré dans une terre tout en connaissant la valeur du travail partagé avec l'autre. Il n'est pas très expansif. Il est dur, tenace, sans plainte permanente ni expression spectaculaire de lui-même.

« Nous sommes tous dépositaires de Dieu ou d'une parcelle d'humanité. »

Cette région est une terre d'immigration, de mélange, de partage, d'accueil de l'autre, et de souffrance aussi, à cause des guerres et pour des raisons économiques. Les trois derniers conflits ont été particulièrement marquants, on n'a pas cessé de m'en parler durant mon enfance. Ils ont laissé des traces physiques dans le paysage et dans les mentalités.

— Quelques mots sur votre famille...

— Je viens de générations de miséreux depuis la nuit des temps, sans doute. Des pauvres paysans qui ne possédaient pas la terre sur laquelle ils travaillaient. Ma grand-mère maternelle était lavandière, mon grand-père ouvrier d'usine, mon père bucheron avant la guerre, résistant durant celle-ci, puis policier. Ma mère était ouvrière textile. En même temps, mes parents étaient soucieux de culture. Ma mère adorait l'opéra, la poésie, mon père aimait l'histoire. Ils m'ont transmis cela. Les livres étaient sacrés chez nous. On n'avait pas d'argent, mais quand j'en demandais un, je le recevais. Ils avaient aussi le respect des maîtres, du savoir et de la culture. Et s'il y avait une conscience ouvrière, mes parents n'étaient pas des militants. Je me souviens de leur joie quand Mitterrand est arrivé au pouvoir en 1981, et de leur désillusion peu après.

— Était-ce un milieu chrétien ?

— J'ai baigné dans une culture catholique banale et normale à mon époque et dans mon milieu. On allait au catéchisme, à la messe tous les dimanches et on respectait les

grandes fêtes. Le vendredi était le jour du poisson. J'ai fait ma communion et j'ai été enfant de chœur jusqu'à l'âge de quatorze ans. J'ai d'ailleurs le projet d'un livre qui s'appellerait *Religion* et reviendrait sur ces pratiques rituelles qui ont bercé mon enfance et ont fait pour une part ce que je suis. Mes parents avaient la foi, ils étaient pratiquants, mais n'étaient ni bigots ni dans une fièvre mystique.

#### — Et vous ?

— J'ai tout gardé de la religion catholique, sauf Dieu. Mais ce n'est pas très grave. Je suis très attaché aux valeurs humaines qui sont généralement des valeurs chrétiennes, évangéliques, et sont véhiculées par toutes les religions. Le message de fraternité, de charité, de compassion, j'essaye de l'appliquer dans ma vie quotidienne. Mais je ne suis plus croyant.

#### — Certains conservent le vocable « Dieu ». À son propos, ils parlent, de manière plus évasive ou poétique, de ce qui nous anime à l'intérieur, de l'Amour, d'un Souffle, du tout Autre, d'un mystère indicible ou d'une interrogation.

— Dans ce sens-là, oui, peut-être. Ma conception, c'est que nous sommes tous dépositaires d'une parcelle de Dieu ou d'humanité. Chaque fois qu'on tue quelqu'un, on tue une parcelle d'humanité. On devrait avoir à cœur de préserver cette flamme d'humanité. J'envisage une sorte de Dieu qui n'a plus de nom et est dispersé, éclaté en chacun de nous et qu'il convient de porter. Mais si vous me posez des questions sur la résurrection et une vie après la mort, j'y croyais enfant mais je n'y crois plus du tout.

#### — La religion, c'est aussi la célébration et être ensemble avec d'autres pour quelque chose ou quelqu'un qui nous dépasse...

— Il m'arrive encore d'aller de temps en temps à la messe. Non pour avoir, comme un autre Claudel, une illumination auprès d'un pilier de Notre-Dame. Mais pour être ensemble à un moment, dans un même lieu, à entendre les Évangiles, écouter une homélie. Célébrer me manque beaucoup parce que, comme enfant de chœur, j'ai été sensible à ce « théâtre de la messe », pour reprendre un mot de Giono. J'ai adoré le spectacle du sacré et je trouvais que cela avait du sens. Aujourd'hui, on vit dans une désacralisation totale. On aurait besoin de sacré, de sacrements, de transcendance. On s'est fourvoyé dans nos sociétés.

**« Il faut faire proliférer en nous les cellules du bien. »**

On a brisé les idoles, les instruments de culte, les prières, les invocations. Et, après avoir d'abord tué Dieu, les idéologies ensuite, puis même les messages humanistes, on se retrouve comme des cons, tout seuls, au bout de la planche.

#### — Si les Églises chrétiennes avaient différemment évolué, peut-être n'en serions-nous pas là aujourd'hui ?

— La religion catholique, celle que je connais le mieux, a complètement raté le virage sociétal. Si on avait permis le mariage de prêtres, on aurait sans doute évité la crise massive des vocations. Il y a des positions tellement absurdes de L'Église ici et là qui ont entraîné la désaffection.

#### — J'ai lu que vous avez rencontré des prêtres de qualité dans votre jeunesse...

— Oui, et j'en connais toujours. Le curé de ma petite ville était quelqu'un que j'aimais beaucoup. Celui de la commune d'à côté était un type formidable. Ceux que j'ai

connus dans mon enfance ont compté pour moi. Ils étaient dans la bienveillance, l'écoute de l'autre, la modestie, et arrivaient à nous faire comprendre que l'essentiel, dans la vie, ce n'était pas le compte en banque. Ils appliquaient cela pour eux-mêmes en vivant de manière frugale.

#### — Comment s'est déroulée votre jeunesse ?

— J'ai connu quelques années de vie un peu débridées mais elles s'expliquaient par les turbulences de la post-adolescence. Je sortais d'un internat de l'enseignement public extrêmement coercitif, cadencé. Du coup, quand j'ai eu le bac et suis devenu libre avec un peu d'argent, j'ai fait n'importe quoi, avant de trouver un travail de surveillant. Ce qui m'a sauvé, c'est ma rencontre avec celle qui est devenue ma femme et avec qui je vis toujours. Elle m'a fait comprendre que j'étais en train de gâcher ma vie. Les vrais miracles sont là. Il y a des moments où l'autre est là. On le regarde ou pas. On n'a pas tous cette chance.

#### — C'est par l'écriture que vous avez trouvé votre manière d'être au monde ?

— Écrire, c'est d'abord ludique. J'ai longtemps écrit sans que ce soit montré à qui que ce soit. Et j'ai été publié assez tard, à trente-sept ans. C'est émouvant de prendre conscience que l'on vous lit et que votre livre va rencontrer l'autre. Les livres sont comme une table commune, un repas dressé par les écrivains où chacun peut s'y inviter quand il veut, s'asseoir et participer.

#### — L'arbre du pays toraja, l'un de vos précédents romans, évoque la mort d'un ami proche...

— Lorsqu'on a la chance d'avoir trouvé une sorte d'équilibre dans nos relations, soudain, on nous arrache quelqu'un de très important, et il faut reconstruire un nouvel équilibre. Le temps détruit tout mais répare aussi. Le livre s'inspirait de la perte de mon ami Jean-Marc Roberts qui était aussi mon éditeur. Dans le même temps, je perdais mon papa et ma maman, une belle sœur, une tante. Il y a ainsi des années difficiles. Mais je ne veux pas être dans la plainte. Seul, le temps parvient à cicatriser. Aujourd'hui, par exemple, quelques années après le décès de mes parents, je me rends compte, après avoir eu des rapports pas toujours simples avec eux, que je n'ai jamais autant pensé à eux. Une sorte de décantation s'est produite. Toutes les écorchures, les scories ont disparu, et je ne garde d'eux que le meilleur, ce qui permet d'avoir un deuil, si je puis dire, heureux.

#### — Dans vos livres, vous scrutez l'âme humaine sous différentes facettes. Les âmes grises vous a valu le prix Renaudot en 2003 et une reconnaissance plus large. Gris, ce n'est ni noir, ni blanc...

— C'est la grande découverte des douze années où j'ai enseigné en prison et été au plus près d'une humanité souffrante, des coupables comme des victimes. J'ai découvert la complexité de l'âme humaine. Le meurtrier que je rencontrais me ressemblait comme un frère. Nous avons tous en nous des noyaux de bien et de mal. Le sens d'une vie humaine, c'est d'étouffer les métastases et faire proliférer les cellules du bien. Ce n'est pas simple et c'est plus compliqué selon les périodes. Les êtres monstrueux, les âmes noires sont rarissimes. Les âmes blanches, les saints, sont très rares. Majoritairement, nous sommes dans une zone mouvante, selon les moments, du côté du gris clair ou du gris sombre. ■

Philippe CLAUDEL, *Inhumaines*, Stock, 2017. Prix : 18,50 €. Via *L'appel* : -10% = 16,65 €.

Lire l'interview complète sur le site internet de *L'appel*, rubrique : « *Les plus de L'appel* ».